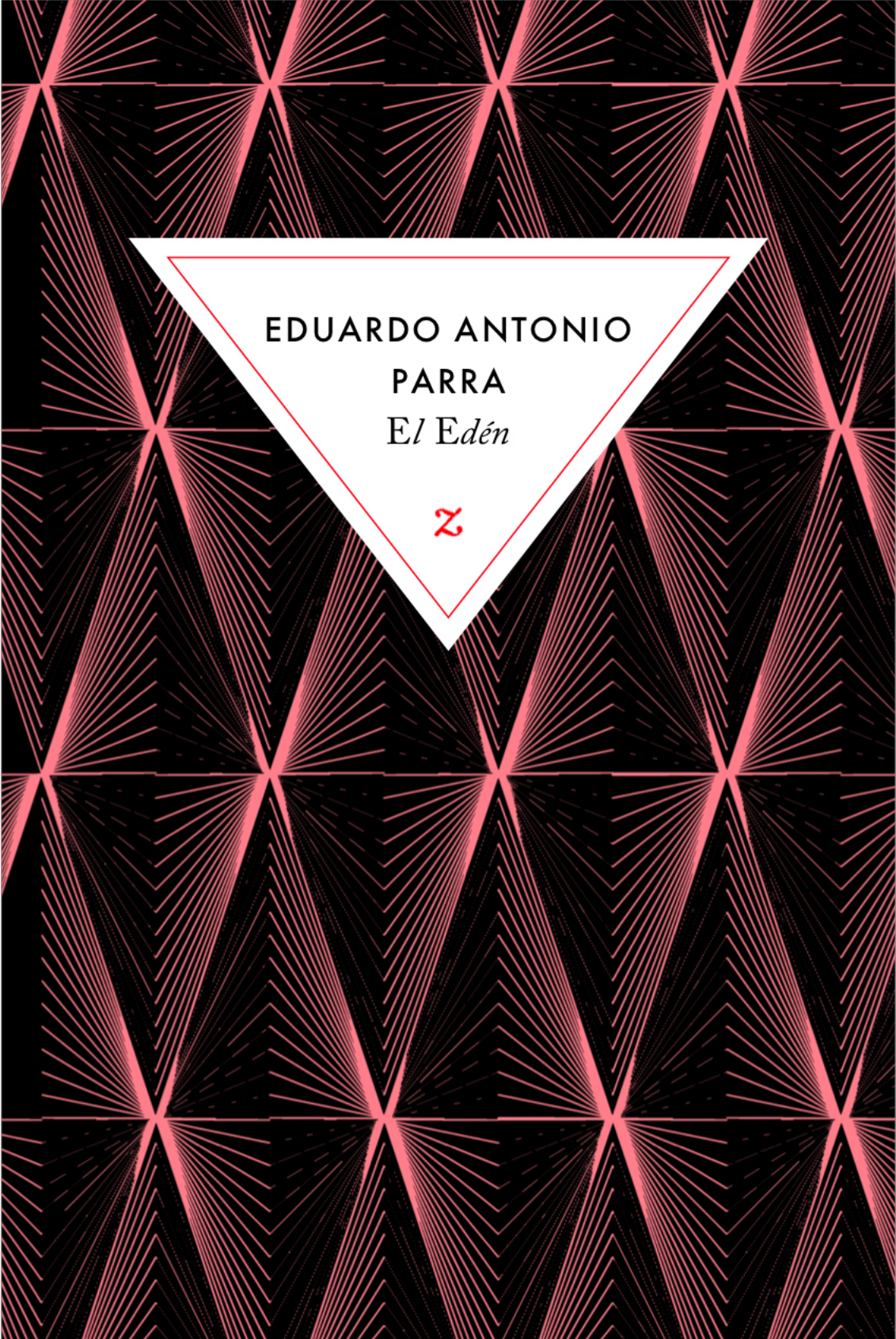




EDUARDO ANTONIO
PARRA
El Edén



« *El Edén* n'est pas un livre politique mais une œuvre noire et fracassante d'amour, d'alcool et de folie pestilentielle. » Christine Ferniot, *Télérama*

« Cru et cruel, réaliste et irréel, le roman élève la folie meurtrière au rang de la tragédie, celle qui veut ici comme ailleurs que l'homme soit un loup pour l'homme. » *DNA*

« Eduardo Antonio Parra parvient avec brio à s'acheminer vers l'enfer mexicain. Que signifie l'amour face à une guerre interminable ? » Kerenn Elkaïm, *Livres Hebdo*

« *El Edén* est un superbe roman sur le Mexique contemporain. » *La Viduité*

« Un roman noir à la plume incisive dont on ne sort pas indemne. » Jacques Lerognon, *Revue 813*

« Un roman impressionnant qui marque durablement. » Jean-Marc Laherrère, *Actu du Noir*

« Avec un roman efficace et étouffant, l'écrivain mexicain Eduardo Antonio Parra narre plusieurs nuits d'horreur, mêlant les temporalités avec finesse dans un récit ressemblant à un dédale narratif dont le titre original "Laberinto" est un éclairant condensé.

Alfred Levy, *Valeurs actuelles*



LIVRES D'ÉTÉ ROMANS NOIRS

EL EDÉN

ROMAN NOIR

EDUARDO ANTONIO PARRA

Au Mexique, le courage de certains face à la violence de narcotrafiquants dans l'enfer d'une nuit d'apocalypse.



Au nord du Mexique, El Edén est une ville tranquille, avec son collège et son club de foot. Jusqu'au jour où les narcotrafiquants imposent leur sarabande de violences et de rackets. Une nuit, tout dégénère. Des pick-up traversent les quartiers, des bandes rivales mettent le feu aux maisons, tirent sur les ombres qui bougent, hommes, femmes ou enfants. Dario part chercher son jeune frère, traversant des rues dévastées dans les hurlements des blessés qu'on achève à la mitraillette. Plus loin, un professeur de lettres tente de fuir la ville, bouleversé par cette nuit d'apocalypse. Huit ans plus tard, Dario et le professeur se retrouvent devant une bouteille de whisky, dans un bar de Monterrey. Tous deux ont tourné le dos à El Edén pour tenter de vivre, après ces longues heures de terreur et de lâcheté. Portés par l'ivresse, les détails se précisent, obsédants et monstrueux. Des corps déchiquetés, des femmes violées, et surtout cette peur qui les transforme en gamins perdus...

Eduardo Antonio Parra ne ménage pas son lecteur pour décrire l'enfer, mais aussi le courage de certains dans cette débâcle. Son écriture, d'un réalisme bouleversant, décrit un Mexique gangrené par la violence et des autorités indifférentes. Cependant, *El Edén* n'est pas un livre politique mais une œuvre noire et fracassante d'amour, d'alcool et de folie pestilentielle. — **C.F.**

| Traduit de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo, éd. Zulma,
340 p., 21,80€.

ILLUSTRATION : SYLVIE BELLO POUR TÉLÉRAMA | LEONARD FREED/MAGNUM PHOTOS



POLARS & ROMANS NOIRS

EDUARDO ANTONIO PARRA

Une nuit en enfer

Comment dire la violence ? Violemment, tranche Eduardo Antonio Parra. Il raconte celle qui gangrène son pays, le Mexique, de la façon la plus frontale dans *El Eden*, ironique nom d'une localité imaginaire de la frontière.

La petite ville est livrée une nuit durant aux affrontements de bandes rivales de narcotrafiquants qui massacrent les civils innocents. Huit ans plus tard, dans un bar de Monterrey, un prof et son ancien élève, qui cette nuit-là traversa la ville pour rechercher son frère, se souviennent des heures de terreur aux effluves de sang, de poudre, de mort et de peur, « une peur irrépressible ».

Cru et cruel, réaliste et irréel, le roman élève la folie meurtrière au rang de tragédie, celle qui veut ici comme ailleurs que l'homme soit un loup pour l'homme.

➤ *El Eden*, Eduardo Antonio Parra, traduit par François-Michel Durazzo, *Zulma*, 330 p., 21,80 €



Avant-critiques / Littérature étrangère



© MARCELO URBIBE

L'ÂGE DES RAVAGES

Eduardo Antonio Parra parvient avec brio à s'acheminer vers l'enfer mexicain. Que signifie l'amour face à une guerre interminable ?

ROMAN_MEXIQUE_6 MAI

« On a beau faire taire les souvenirs, ils laissent un vide que rien ne peut combler. » Tel est le constat glaçant de deux hommes noyant leur chagrin dans les émanations d'alcool. Ils tentent de contenir leurs émotions, mais celles-ci les envahissent sans prévenir. L'ivresse n'étouffe ni leur tristesse ni leur détresse. Un lien impalpable les unit : El Edén, un nom trompeur qui n'a rien d'édénique. Ce lieu symbolique contient à lui seul toute l'horreur qui sévit au Mexique. Un pays gangrené depuis trop longtemps par une violence étouffée qui explose dans une littérature audacieuse, comme celle d'Eduardo Antonio Parra. Prix Antonin Artaud

2009, il offrait déjà un condensé d'injustices dans son recueil de nouvelles *Les limites de la nuit*. Ici, il imagine la confrontation entre des êtres broyés par la vie. Soit un ancien professeur de littérature solitaire et le jeune Darío, qu'il a connu enfant. « Chacun vit l'enfer à sa façon. Notre souffrance n'est pas partageable. Certains d'entre nous la bloquent, d'autres la fuient. Les plus chanceux parviennent à l'oublier. » Ce n'est pas leur cas, puisque ces exilés ont dû fuir leur petite ville il y a huit ans. « *El Edén tout entier empestait le sang, la poudre, la mort...* » Ce drame les poursuit, y compris dans le bruit des explosions. Grâce aux confidences effrénées des protagonistes, on saisit les graines de la haine.

L'ensemble de la cité semblait construit sur un système où régnait le chantage, le pouvoir, l'argent et la peur. Un monde qui n'est pas sans rappeler celui de l'Italien Roberto Saviano. Comment qualifier un conflit entre narcotrafiquants et guérilleros, prêts à tout détruire pour le plaisir d'une victoire éphémère ? « *Cette guerre bouleverse les convictions, les traditions, les comportements, les tendances, voire les désirs et les espoirs.* »

Malgré ce climat ambiant, les habitants tentaient de suivre leurs idéaux ou leurs rêves. Ainsi, Darío s'accrochait à un amour naissant. Ah Norma, il pourrait en parler des heures ! Le visage de sa bien-aimée disparue ne cesse de le hanter. Avec elle, l'adolescent a découvert les palpitations du corps et du cœur. Cet érotisme intense nous permet de respirer face au cauchemar dévastateur. Tous les repères ont été brouillés, si ce n'est la nécessité de survivre. Pris dans leur quotidien, les habitants n'ont pas vu venir les rafales de tirs, les grenades ou les assassinats impitoyables. Comme si la nature animale de l'homme reprenait toujours ses droits. « *Quand on voit les cadavres de ses amis, de ses proches, les tripes à l'air, on doit essayer de devenir quelqu'un d'autre. Voilà ce que je suis maintenant, professeur. Une ruine. Un fantôme. Comme El Edén.* » Ces visions traumatiques ont arraché Darío aux siens. Depuis, il ne cesse de les chercher. La beauté de ce roman fracassant se situe justement dans ce tango entre Éros et Thanatos. L'amour et le pire s'affrontent et se déchirent. Le livre se veut aussi une charge politique contre le gouvernement et ceux qui sont censés protéger ces innocents qui ne demandaient qu'à vivre. **Kerenn Elkaim**

EDUARDO ANTONIO PARRA

El Edén

Traduit de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo

ZULMA

TIRAGE : 4 500 EX.
PRIX : 21,80 € ; 336 P.
EAN : 9791038700048
SORTIE : 6 MAI 2021



9 791038 700048



El Edén Eduardo Antonio Parra

Nuits d'errances mexicaines, alcools et bribes de souvenirs pour retracer l'enfer d'une nuit de destruction, les fragiles précédentes beautés qu'elle semble rendre impossible. Dans sa sombre confusion entre passé et présent, souvenir et oubli, *El Edén* est un superbe roman sur le Mexique contemporain. Dans sa violence et son empathie, Eduardo Antonio Parra dessine ce meurtrier affrontement de bandes rivales de narco-trafiquant comme un drame universel, celui de nos lâchetés et de nos fous héroïsmes, de nos amours mirifiques ou minables.

Le titre original du livre est sans doute plus évocateur : *Labirento*. Ce roman est avant tout un labyrinthe, celui de n'importe quelle nuit d'ivresse, celui métaphysique et douloureux que l'on s'invente dans un éthylisme jamais assez oublieux comme le savait déjà Malcolm Lowry. *El Edén* se déploie dans une lumière noctambule où le crépuscule des êtres se révèlent. Le roman se demande surtout comment on se reconstruit. On survit très mal à la survenue de la violence, on en partage en désespoir de cause le souvenir. Un ancien prof de collège, un peu triste et passablement dépité, cramé surtout par le rhum et sa solitude, croise un de ses anciens élèves. Tous deux ont quitté El Edén, un village frontalier qui était le terrain de jeu de bandes rivales. L'insoutenable de ce roman, d'une grande violence, est justement d'en montrer l'absurdité, la possibilité impunie. Des SMS tombent, la ville se couvre de 4X4, les armes parlent, les habitants tentent de se planquer. La véritable violence semble suggérer Eduardo Antonio Parra est d'avoir à l'accepter, de n'avoir pu que s'y résigner. Rien

d'autre à faire sans bien sûr que l'on puisse parler de lâcheté. La littérature est là pour interroger cette évidence : voir ce qu'il reste dans on ne se relève pas. Mais aussi nous embarquer dans une fascination pour les scènes apocalyptiques dont le roman se pare.

et il me semble que cette image appartient à une autre vie, antérieure à la nôtre, à un temps disparu sans que nous ayons pu nous en rendre compte.

El Edén laisse donc apparaître la labyrinthique fragmentation du souvenir. Il reconstruit l'itinéraire de Dario, gamin magnifique parti à la recherche de son frère, avec sa petite amie, la lumineuse Norma. Le vieux prof laisse ressurgir ses souvenirs, ceux de son élève aussi bien que les siens. On passe de l'un à l'autre avec un beau sens du rythme, avec une vraie incarnation de la lassitude de l'ivresse, de la fixation de ses confessions. Peu à peu le narrateur se dévoile, montre ses failles et ses sombres fascinations. On les partage, bien sûr. Violence et sexualité vont de pair, le passé et ses adolescentes initiations sont admirablement restituées comme autant de traces perdues. Magnétique Norma, entêtante présence dont la disparition aimante les propos. Dans leur quête de son frère, Dario et elle s'aiment, se perdent. On ne saura jamais ce qu'elle est devenue, plaie ouverte. Une image quasiment d'opéra. Une manière sans doute de développer le motif. Évocation parallèle des amours du narrateur, un peu sordides comme ce qu'il reste d'espoir dans une cantine. En dépit de la violence de cette traversée des enfers (le livre est aussi un roman d'action de très bonne tenue), l'auteur parvient à restituer un peu d'espoir, fut-ce t-il au passé, un peu ivre, passablement triste.

Un grand merci aux éditions Zulma pour l'envoi de ce roman.

El Edén (trad : François-Michel Durazzo, 331 pages, 21 euros 80)

phrases incandescentes, le discours de Jacob le prophète rythme l'action de ce polar aux allures parfois de films d'espionnage. C'est d'ailleurs ce mélange des genres qui rend l'action si prenante.

« Votre vie, telle que vous la pensez, n'a jamais existé ». Résumer ce livre glaçant, où tout n'est qu'incertitudes, serait en gâcher la lecture. Mêlant séries B, X et Z, philosophie nihiliste à la Cioran et écriture comme sous overdose, Sylvain Kermici nous entraîne dans un univers semblable à celui du *Porno Palace* de Jack O'Connell, tant pour les lieux que pour les personnages, un endroit où il vaut mieux voir que d'être vu, là où les *snuff movies* tournés à la va-vite et projetés sur un écran immense remplacent la vraie vie : « L'âme du Léviathan était l'antique projecteur chromé CBBS 900 de 1963. Le long reptile crachait des jets de fantômes. ». Les faux-semblants s'enchaînent dans ce monde crépusculaire, la mission initiale s'égare, tous doutent des autres, de leur identité, de leur but final : « Depuis le temps qu'ils se croisaient, chacun savait vaguement qui était l'autre, mais qu'il ne l'aurait pas reconnu s'il était tombé sur lui en pleine journée. ». Un univers où il faut considérer la douleur « comme la paix. Ainsi, les choses n'iront pas mieux, mais elles ne pourront être pires ». Une option à méditer.

Frédéric Vernet

PANDEMONIUM, de Sylvain Kermici, « EquinoX », Les Arènes, 234p., 17€

PARADIS PERDU

Deux hommes attablés dans une *cantina* de Monterey, au sud de la Californie, évoquent la nuit qui a changé leur vie, bien des années auparavant dans leur *pueblo* mexicain. Une ville bien mal nommée El Edén. Le plus jeune, Dario, est assis devant un seau où six bières reposent dans la glace alors qu'en face, des petits verres de rhum sont alignés devant celui qui fut son professeur et entraîneur de foot au temps où El Edén était effectivement un paradis. Les souvenirs de cette nuit d'horreur refont surface comme portés par les flots d'alcool qu'ils ingurgitent. Chacun raconte à l'autre, ou peut-être à lui-même, les événements qu'ils ont vécus, endurés dans leur chair comme dans leur esprit. Cela commence pourtant banalement. Une petite bande veut prendre le contrôle de la ville et impose une protection payante avec les premiers tabassages pour marquer le coup. Mais, peu à peu, c'est l'escalade

jusqu'à cette sombre nuit où deux groupes, deux hordes en fait, s'affrontent en 4x4 surarmés pour le contrôle de la cité, tel un *Mad Max chilien*. Eduardo

Antonio Parra ne ménage pas ses lecteurs, il les entraîne au cœur de la bataille rangée. Il n'épargne aucun détail, même les plus sordides mais sans complaisance, ni voyeurisme. Viols sauvages, exactions sans limite, corps déchiquetés. La vie n'a aucune valeur pour ces gens-là. Mais l'auteur n'oublie pas ceux qui résistent au-delà des souffrances. Et, bien que les deux personnages ne soient plus que les fantômes d'eux-mêmes, les souvenirs de leurs amours anéantis les rendent, pour un temps, encore un peu humains.

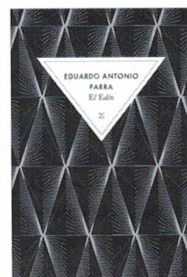
Comme pour apaiser la tension, on revient de temps à autre, dans la *cantina*, triste, morne mais paisible. Le seul fait important est de faire renouveler ses consommations par la barmaid de moins en moins encline à traverser la salle, son plateau à la main, alors que la nuit petit à petit s'incline devant le jour. Loin d'une carte postale élégante aux couleurs sépia, Eduardo Antonio Parra nous narre un Mexique en proie à des violences systémiques. Le roman, sans être un pamphlet ou une tribune politique est une charge virulente contre l'incurie du gouvernement mexicain qui a renoncé et laissé aux mains des gangs, des milices paramilitaires, des contrées entières dont les habitants n'ont d'autres solutions que de ployer ou fuir. Un roman noir à la plume incisive dont on ne sort pas indemne.

Jacques Lerognon

EL EDÉN, d'Eduardo Antonio Parra, traduit de l'espagnol (Mexique) par François-Michel Durazzo, Zulma, 340 p., 21,80 €

MÈRE CARNAGE

Elle est arrivée dans le noir sans crier gare, avec son expérience de scénariste et sa passion du fait divers pour seuls bagages et, par la force inouïe d'un premier roman, a remporté le Grand Prix de Littérature policière 2021. Avec *Rosine, une criminelle ordinaire*, publié en novembre 2020 par les éditions Caïman, Sandrine Cohen s'est emparée d'un sujet difficile, l'infanticide, et l'a transformé en enquête de personnalité palpitante. Le style est sobre, enlevé, percutant. Il raconte, sans pathos, les



dessous tragédi découplutôt presse première « Le six mille dans u ment « à Aub le jingl commu les soir fond, F filles, N Sauf q les soi un soi monde Rosine pas qu encore le mon à venir Pourq filles q cherch jeune auprès bombe de dét consor un cha une id est co dans l' deux i jours, ment c un pas ne tue pulsio ceptio appar Clélia possit soit, ce elle va bout d

**ROSI
ORDI
Coh
244 p**

AR

Qui, d'Edw dema nages surpr l'aprè a figé Les t envo

Actu Du Noir (Jean-Marc Laherrère)

JUIN 2021

Dernièrement les polars qui nous arrivent du Mexique sont rarement joyeux et légers. Et ce n'est pas ***El Edén*** d'**Eduardo Antonio Parra** qui va déroger à cette règle.

Dans une cantina de Monterrey le narrateur qui s'abruti au rhum reconnaît Dario dans l'alcoolique qui enchaine les seaux de bières au comptoir. Quelques années auparavant, il était professeur de littérature au collège de la petite ville d'El Edén. Dario était son meilleur élève, star du collège et de son équipe de foot.

C'était quand la ville méritait son nom, avant qu'elle ne devienne l'enjeu d'une lutte de territoire entre deux cartels. Avant qu'ils ne la mettent à feu et à sang. Après la première nuit de carnage, le narrateur avait quitté la ville et son poste. Quelques temps plus tard, c'est Dario qui vivait une nuit d'épouvante. Entre verres de rhum et bouteilles de bière glacée, ils vont revivre des jours atroces, le temps d'une nuit.



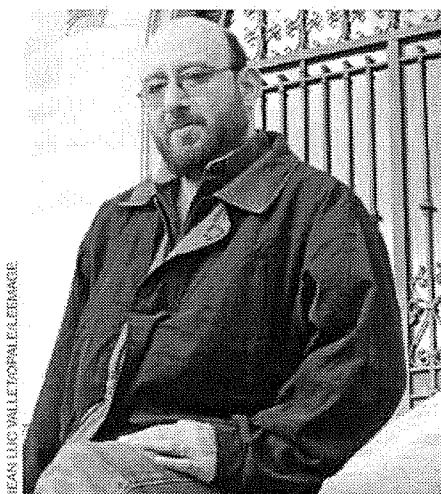
Je ne vais pas vous mentir, ***El Edén*** n'est pas un livre aimable dont la lecture vous rendra souriant et content de faire partie de la compagnie des hommes. C'est dur, dense, d'un seul tenant, sans chapitres, avec une alternance de description de l'état d'éthylisme qui va en avançant, de souvenirs du narrateur et de récits de Dario.

Les deux parties, qui n'en font qu'une, qui se passent dans le village martyr sont dures, hallucinantes, même si quelques souvenirs heureux arrivent à s'y glisser, éclairant de façon émouvante et étonnante autant de noirceur. Le constat d'impuissance face à de véritables armées de narcos, tueurs sans pitié qui, quand ils n'ont pas quelqu'un du camp adverse sous la main se défoulent en massacrant la population locale est terrible. L'action, toujours tardive, des différentes « forces de l'ordre » est au mieux affligeante de nullité, au pire vient mettre du sel sur les plaies, les flics et soldats, se vengeant sur la population de ne pas pouvoir, ou vouloir, combattre les véritables assassins.

On lit en apnée, avec l'impression de subir la même gueule de bois que les deux personnages. Un roman impressionnant qui marque durablement.



CULTURE / LIVRES



JEAN LUC VALLETOUR/LE MONDE

Eduardo Antonio Parra. Un roman cru
comme la réalité qu'il décrit.

Au cœur des ténèbres

Avec *El Edén*, roman d'une noirceur absolue, Eduardo Antonio Parra peint l'enfer que font vivre les narcos à la population mexicaine.

Par Alfred Lévy

Mal nommée, la ville imaginaire d'El Edén marque la frontière entre les territoires de deux gangs de narcotrafiquants. Ils viennent s'y entre-tuer pour une question de suprématie, massacrant allègrement la population. Si les autorités ferment les yeux, le lec-

teur devine qu'elles sont complices... Avec un roman efficace et étouffant (traduit par François-Michel Durazzo), l'écrivain mexicain Eduardo Antonio Parra narre plusieurs nuits d'horreur, mêlant les temporalités avec finesse dans un récit ressemblant à un dédale narratif dont le titre original — *Labyrinth* — est un éclairant condensé.

Dans un bar poissonnier de Monterrey, Dario rencontre son ancien professeur de lettres. Tous deux ont quitté l'enfer huit ans auparavant. Leurs souvenirs s'entrecroisent pour décrire un cauchemar. Les mots claquent comme des rafales d'armes automatiques. Crus. Brutaux, à l'image des situations. Viols, racket, exécutions sommaires. L'obscurité est presque totale, seulement piquetée de quelques diaphanes traces d'humanité : le lien puissant unissant un jeune garçon à un chien rencontré dans le brasier, le souvenir d'un amour torride évanoui avec le pick-up des narcos ou encore un vieil homme aveugle écoutant un air d'opéra d'une infinie tristesse tiré d'*Andrea Chénier* de Giordano. Pas grand-chose pour redonner foi en l'homme, en somme. ●



"El Edén", d'Eduardo Antonio Parra, Zulma, 336 pages, 21,80 €